

Paysages de J. Moreth, l'An II de la République (1793-1794).



Environs du Sud Ouest, an II. © Ville de Versailles, Musée Lambinet.



Vue du moulin d'Ermenonville et de ses jardins, an II. © Ville de Versailles, Musée Lambinet.

Le musée Lambinet conserve dans ses collections de nombreux dessins, aquarelles, gouaches et peintures issus de legs de particuliers faits à la Ville de Versailles au XIX^{ème} siècle, reflétant leurs goûts d'amateurs d'art. Avant 1932, les collections se confondent essentiellement avec celles de la Bibliothèque municipale et sont exposées pour partie dans les salles du Musée Jean Houdon, situé au premier étage de la bibliothèque. Les deux gouaches de Moreth que nous vous proposons dans le cadre de ces objets du mois ornaient initialement les cimaises de la bibliothèque et nos salles jusqu'en 1999. Elles interrogent sur le rapport de l'homme à son environnement, la « mimesis » et les enjeux de l'imitation de la nature ainsi que le statut de la peinture de paysage sous la Révolution.



Le paysage, un genre en vogue sous la Révolution française

Depuis la hiérarchie des genres proposée en 1667 par André Félibien dans une préface des « Conférences de l'Académie », le paysage devance, par la technicité qu'il requiert, la nature morte et la scène de genre. Il n'a toutefois pas la noblesse des portraits ou de la peinture d'histoire, le « grand genre » par excellence, qui comprend la peinture religieuse, la peinture mythologique et la peinture de batailles. La Révolution française sonne le glas de l'Académie royale de peinture et de sculpture¹ et renverse *de facto* cette hiérarchie des genres picturaux. La période révolutionnaire se caractérise également pour une admiration à l'égard du Siècle des Lumières. Or la nature est un thème qui intéresse de près les philosophes et les encyclopédistes notamment Jean-Jacques Rousseau qui manifeste sa sensibilité au paysage dans *La Nouvelle Héloïse* (1761) ou encore *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1776-1778). L'ouvrage d'Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1756), place quant à lui la notion du « sublime » au centre des considérations esthétiques et influencera grandement les peintres jusqu'au XIX^{ème} siècle. La nature reflète alors les émotions fortes de celui qui contemple montagnes, ravins, éruptions volcaniques ou tempêtes...



Tombeau de Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville, Moreth, gouache. © D.R.

Les gouaches de J. Moreth nous montrent quant à elles une nature apaisée et accueillante avec une palette de couleurs chaudes presque automnales. Hommes et bêtes semblent y évoluer harmonieusement. Dans les *Environs du Sud Ouest*, les personnages vaquent à leurs occupations : un ânier conduit deux bêtes en direction de la ville à l'arrière-plan, un paysan garde un troupeau de vaches avec son chien tandis qu'un homme au premier plan, porteur de marchandises ou revenant de courses, s'engage dans la rivière suivi de deux ânes, ornés de parures et de colliers, et chargés de vastes sacoches en osier. Dans la *Vue du moulin d'Ermenonville et de ses jardins* l'artiste met l'accent sur la détente dans une nature propice à la promenade ou au repos, loisir dont jouit le couple assis

¹ À la suite de la suppression des anciennes académies, il faut attendre le 25 octobre 1795 pour que soient créées trois classes au sein de l'Institut de France dont une de « Littérature et beaux-arts ».

dans l'herbe au premier plan. Ainsi les deux tableaux semblent se répondre : allégorie du labeur pour l'un et du répit pour l'autre, nature peu transformée par la main de l'homme pour le premier, si bien que la rivière se franchit à gué, tandis que l'autre présente des jardins dans le goût anglais mais tout de même aménagés (petit pont, clôture, végétation bien entretenue). Anecdотiques, ces scènes de la vie quotidienne ajoutent à ces gouaches, où l'on sent la vivacité de l'exécution, un charme bucolique ; l'Arcadie antique chère à Virgile. Ce thème iconographique et les partis pris esthétiques de Moreth rattachent ses gouaches à la peinture hollandaise du XVIIème siècle, comme en atteste le rendu minutieux des ciels, ou aux paysages de campagne anglaise magnifiée par Gainsborough.



Paysage avec village lointain, Jacob Van Ruisdael, 1646. © Metropolitan Museum of Art, NY.



Paysage avec vue sur un village éloigné, Thomas Gainsborough, 1748-50. © Scottish National Gallery, Edimbourg.

J. Moreth ou Morette, un paysagiste romantique

Actif de la fin du XVIIIème siècle au début du XIXème siècle, Moreth s'illustre comme peintre à la gouache, aquarelliste et dessinateur. Répertoire comme peintre de paysage au 25 rue du Faubourg Montmartre à Paris en 1780, il a été élève de Francesco Casanova, frère du célèbre séducteur et homme de lettres. Son maître, renommé pour ses peintures de batailles prisées du prince de Condé ou de Catherine II de Russie, peint également des paysages avec des figures et des bovins, ainsi que des sujets pastoraux. Il transmet à ses élèves, dont Louthembourg, son sens du coloris et sa touche vigoureuse, encensée par les critiques. Beaucoup de zones d'ombre entourent Moreth dont on ignore les dates précises de naissance et de mort aussi bien que le parcours artistique. A-t-il étudié à Rome les maîtres antiques ou ailleurs en Europe comme c'était l'usage pour les peintres ? Peut-être à Londres puisqu'on lui doit un tableau intitulé « Bords de la Tamise ». A-t-il été ou non un sympathisant de la Révolution française ? On peut raisonnablement penser qu'il a fréquenté les mêmes cercles que son maître et la provenance de ses œuvres vendues aux enchères atteste de l'attrait qu'elles avaient

pour la noblesse de son temps, telle la famille Dubois-Chefdebien. Quoiqu'il en soit l'artiste a une prédilection pour les paysages champêtres et le pittoresque dans une veine pré-romantique (« Paysage animé à la cascade »). Outre les vues de rivières, de parcs, de travaux de la ferme, de paysages italiens ou français (Pays basque, Limoges, Groslay etc), il s'essaie parfois aux scènes de genre (« Amusement espagnol », « Danse espagnole »,) ou sacrifie à la poésie des ruines comme l'a fait avant lui Hubert Robert. Présent sur le marché de l'art actuel, il est bien représenté dans les collections françaises, notamment au Musée de Narbonne au Château de Malmaison et au Musée Carnavalet.



Paysage,
Francesco
Casanova
(1723-1806).
© D.R.

Le Salon sous la Révolution

Le « *Salon de peinture et de sculpture* » s'ouvre dès 1789 à tous les artistes français ou étrangers. En 1791, il accueille 166 peintres et 48 sculpteurs contre 238 peintres et 67 sculpteurs en 1793. Moreth y figure en 1796 où un tableau exposé sur trois est un paysage. Valenciennes, Bidault, Thibault, Dunouy et Grobon illustrent ce genre de manière différente. Si les admirateurs de Poussin et Claude Gellée poursuivent la tradition du paysage historique, d'autres, influencés par la littérature romantique (*Paul et Virginie* etc), privilégient la peinture d'après nature et se déplacent dans leurs régions (Fontainebleau, Meudon ou les environs de Paris) en quête d'effets de lumières et de couleurs. Un critique voit chez Grobon un « imitateur exact de la nature » qui « paraît la voir de manière à donner de grandes espérances ». Certains enfin, à l'instar de Moreth, restent influencés par la peinture hollandaise du XVIIème siècle et travaillent à intégrer agréablement les personnages dans leur composition. Au regard du tumulte des événements révolutionnaires, le paysage demeure un genre moins connoté que la peinture d'histoire ou les portraits, qui peut plaire tant aux citoyens de la première heure qu'aux nostalgiques de la royauté. Le Salon célèbre Pierre-Henri de Valenciennes, surnommé «Le David du paysage», qui défend ce genre par ses publications (*Éléments (sic) de perspective pratique à l'usage des artistes*, suivis de *Réflexions et conseils à un élève sur la peinture et particulièrement sur le genre du Paysage*, 1800) et obtiendra la création d'un « Prix de Rome du paysage historique » en 1816.